

Deuxième séance (9 novembre 2023)

Une psychose démoniaque au XIXe siècle. Berbiguier.

(Transcription de Laurent Prost)

Ce que je vais faire ce soir, c'est un début d'exposé qu'on pourrait appeler, pour rire, non pas *Une Névrose diabolique au XVIIe siècle* comme le texte célèbre de Freud, mais *Une Psychose démoniaque au XIXe siècle*. Je vais introduire la lecture de ce livre extraordinaire de Berbiguier, *Les Farfadets*. Ce serait bien que vous l'ouvriez et qu'en le lisant vous vous disiez que c'est quand même étonnant que tout le monde continue à se casser la tête sur des traductions très difficiles de Schreber, alors que nous avons un texte en français à disposition qui ne présente pas moins d'intérêt, et qui même permet de poser des questions qui sont plus difficilement compréhensibles chez Schreber. Avant de commencer, je voudrais introduire ce que je vais raconter sur Berbiguier et les farfadets par des réponses, ou du moins une élaboration sur des demandes de clarification qui m'ont été adressées après la première séance.

Il y a eu d'abord une question, qui a été posée par plusieurs personnes, sur ce que je vous ai présenté comme hypothèse principale, à savoir que pour penser l'émergence de la psychose dans le monde moderne, il faut recourir à une certaine forme de compréhension théologico-politique de la transformation de ce monde moderne. Il y a cette idée théologico-politique d'un monde symbolique qui vole en éclats, c'est pour ça que j'ai choisi Berbiguier, parce que c'est quelqu'un qui a connu, et vous allez voir dans quelles circonstances extrêmement précises, la Révolution française, l'Empire et la Restauration. Il devient fou sous la Restauration, la même année quasiment que Martin, le fou qui va réussir à voir le roi Louis XVIII.

La question qui m'a été posée est la suivante : cette idée théologico-politique, qu'on verrait aussi bien chez Schreber, qui a eu une théologie explicite, qui revendique une théologie, d'accord pour les grandes psychoses, la paranoïa, des choses de ce genre ; mais, me dit-on, pour les états limites psychotiques, ça fait quand même un drôle d'effet d'employer le vocabulaire du théologico-politique. C'est pourquoi je vous renvoie au travail de mon collègue, Bruno Karsenti, *La place de Dieu*¹, qui montre bien en quel sens il y a du théologico-politique, et en quel sens ce n'est justement pas le sens habituel du théologico-politique, mais le sens durkheimien et sociologique du théologico-politique qui est en jeu.

¹ Karsenti, Bruno, *La Place de Dieu : Religion et politique chez les modernes*, Paris : Fayard, 2023

Un des problèmes qui se pose quand on parle de la psychose pure, et il va revenir constamment, c'est l'objet probablement de la distinction, est le suivant : est-ce qu'il y a vraiment des états limites psychotiques ? est-ce qu'il y a des gens qui sont en partie psychotiques, est-ce qu'il y a des noyaux psychotiques chez les gens ? Ou bien est-ce que la psychose doit être réservée à des structures extrêmement spécifiques et des arrangements subjectifs qui ne se mélangent pas, qui ne connaissent aucune espèce de limite, mais qui sont d'une hétérogénéité radicale avec la névrose ou la perversion ? Dire une chose pareille, et contester le caractère historique de la psychose, ça implique l'idée d'un sujet trans-social. Effectivement, les conceptions orthodoxes de la structure, notamment lacaniennes (puisqu'il y a de la discussion de la conception de la psychose ordinaire chez Miller et les millériens), supposent une sorte de théorie trans-sociale du sujet. Pour une raison très simple, c'est que ce qui est décisif, c'est la manière dont le sujet s'articule à la structure, ou la façon dont la structure s'articule dans le sujet, il y a plusieurs façons de prendre les choses, mais ça repose sur ce qu'on appelle une théorie symbolique du social. C'est la théorie lévi-straussienne du social, qui fait que le sujet en général est sujet à l'ordre symbolique, au langage. C'est pour cela que vous avez chez Lacan cette formule du *parlêtre*, qui est quasiment une définition heideggerienne, et en ce sens ontologique, du sujet parlant. Ce qui a trait aux épisodes historiques, au social, etc., est assez généralement ramené à de l'ordinaire, on va dire que le sujet est un sujet qui parle, qui s'articule au langage et non aux langues déterminées, ou que le sujet s'articule à l'ordre symbolique et non à des ordres socio-culturels déterminés.

Alors, bien évidemment, la conception que je vais développer en prend le contrepied, c'est-à-dire qu'elle ne repose pas sur une théorie symbolique du social, mais sur l'autre versant, le versant "oublié" du structuralisme : c'est le versant d'Edmond Ortigues, à savoir une théorie sociale du symbolique, qui a d'ailleurs énormément interpellé Lacan. N'allez surtout pas imaginer que j'ai sorti ça de mon chapeau, comme un truc totalement oublié, lorsque je faisais cours sur la psychanalyse des enfants et sur le travail des Ortigues. N'oubliez pas que Lacan a pensé faire de *Œdipe africain* le deuxième livre qu'il publierait après les *Écrits* dans la collection du Champs freudien : le travail des Ortigues était le seul auquel Lacan a prêté l'autorité intellectuelle suffisante à mettre en cause de façon productive sa conception du structuralisme. Et il se trouve que, pour des raisons qui étaient liées à la détestation qu'Ortigues avait du parisianisme, c'est une explication qu'on m'a donnée, il n'a pas voulu être publié juste après les *Écrits* de Lacan dans la collection du Champs freudien.

En tout cas, lorsque je dis qu'on a une théorie *sociale* du symbolique, et non pas une théorie *symbolique* du social, ça veut dire que ce n'est pas Lévi-Strauss, c'est les

Ortigues. Cela veut dire qu'il y a des transformations historiques qui, à chaque fois, produisent des dispositifs symboliques extrêmement contraignants, dont les rapports peuvent certainement être décrits en termes structuralistes, il s'agit toujours de systèmes différentiels, mais qui mettent à charge de celui qui défend une théorie de ce genre, la nécessité de rendre compte des transformations historiques des systèmes symboliques. La reconfiguration des modes de socialisation de l'individu, de la personne, du sujet, etc. fait qu'il y a des crises qui sont introduites dans ce monde symbolique, et dont on peut enregistrer, probablement dans les mêmes coordonnées cliniques, les effets sur le rapport au langage etc.

Et donc je vais essayer de montrer, pas aujourd'hui parce que je vais seulement mettre en place les choses, que chez Berbiguier, qui est peut-être un cas originaire soit de la paranoïa, soit de ce qu'on appelle psychose hallucinatoire chronique (c'est un peu comme Schreber, il a tellement tout que c'est un cas de psychose tout à fait particulier), il ne s'agit ni d'un phénomène social pur, une manière particulière d'être fou qui affecte un sujet en général, qui parle le langage de son temps, ni d'une affection du parlêtre lacanien qui pourrait, dans sa structure, se retrouver à l'identique dans n'importe quelle configuration historique. C'est quelque chose d'autre, c'est un autre dispositif que je mettrai progressivement en place.

En ce sens, et c'est là où je réponds à la question qui m'a été adressée, la possibilité s'ouvre pour qu'on puisse avoir une théorie des crises de la relation au symbolique de ces sujets, selon les modalités de socialisation qui leur sont propres, et pour qu'il puisse y avoir là quelque chose d'intéressant à rapporter à une psychose « pure ». Il ne s'agit pas d'une structure éternelle de la psychose s'appliquant au parlêtre, ni non plus d'une modalité circonstancielle, contingente de la folie. Et puis, pratiquement un siècle et demi plus tard, il y a le cas Suzanne de Marion Milner, dans lequel je voudrais montrer qu'il y a des éléments formels qui sont conservés, mais que la sémantique de ces éléments formels, le caractère psychotique, la manière dont est pensée la psychose dans le cas de Suzanne, est différent.

Ce qui est différent, c'est qu'on se trouve, dans le développement du processus de civilisation, à des moments très différents. Et je vous dis tout de suite, parce qu'au fond ce n'est pas la peine de le retenir, le type de déplacement qui s'est opéré, qui est intéressant parce qu'il ne s'opère pas seulement dans le registre de la psychopathologie, mais qu'on peut le réarticuler aux transformations de la division du travail social, du rapport aux institutions politiques, des modalités de socialisation des enfants, et de toutes sortes de phénomènes fondamentaux : vous avez, au moment où Berbiguier va écrire, l'émergence problématique de cette nouvelle figure de l'individu dont le bourgeois post-révolutionnaire, post-empire, en France, est une incarnation. Et la question qui se pose est de savoir quel est le droit de ce moi dans

le nouvel ordre social qui est né sur les décombres de l'Ancien Régime, question qui a retourné toute sa génération et la génération d'après, d'Auguste Comte à Tocqueville etc. Ce sont des gens qui se demandent qu'est-ce qui s'est passé avec la Révolution française, avec l'effondrement de l'Ancien Régime, effondrement qui n'est pas simplement français, mais qui à cause de Napoléon a bouleversé la carte totale de l'Europe, en entraînant des modifications radicales des structures de l'Etat, de l'armée, de l'industrie, du commerce, de la finance, de l'éducation, de la science, de la philosophie, des arts, etc. Tout a été, d'une manière brutalement accélérée, modifié en produisant un nouveau type d'homme. Et puis de l'autre côté, 150 ans plus tard, on trouve une autre figure, et il y en aura d'autres après, une figure qui m'est apparu particulièrement intéressante, à savoir celle d'un individu beaucoup plus réflexif parce que vivant dans une société beaucoup plus différenciée que la société qui émerge de l'Ancien Régime, qui n'est même pas encore une société capitaliste, c'est une société libérale-bourgeoise, la révolution industrielle n'a pas véritablement commencé au moment où Berbiguier et Martin écrivent. On est sous une Restauration qui essaie de voir ce qui peut être récupéré de l'Ancien Régime au-dessus, par-dessus, en quelque sorte, l'abîme qu'ont ouvert la Révolution française et l'Empire.

Cet autre sujet, c'est vraiment un *sujet*, je vous le montrerai chez Marion Milner, ce sujet qui est beaucoup plus différencié et beaucoup plus articulé que le moi de Berbiguier, a certaines caractéristiques étonnantes. C'est un sujet qui se pense et qui se sait la *source du sens*, ce qu'on ne trouverait absolument pas dans le moi bourgeois post-révolutionnaire. Il a des caractéristiques qui sont d'ordre transcendantales, mais transcendantales au sens de Wittgenstein, je vous montrerai pourquoi. Ce sujet, cette catégorie même de sujet qui émerge, est le point d'application, le point d'insertion du sens de la connaissance et du sens de l'action. Et lorsque je dis que les choses sont beaucoup plus réflexives parce que les sociétés sont beaucoup plus différenciées le long de ce processus de civilisation, ça ne veut pas du tout dire qu'elles se remplacent ou qu'elles s'éliminent, ça veut dire qu'elles se raffinent, qu'elles se distinguent. C'est la raison pour laquelle il y a bien sûr toujours aujourd'hui des fous comme Berbiguier, comme il y a toujours aujourd'hui des névrosés obsessionnels qui ressemblent symptomatiquement, comme deux gouttes d'eau, à l'homme aux rats. Ce n'est pas du tout de cela dont il est question, il s'agit de dire qu'il y a aussi, à l'intérieur de ce processus de production des individus dans les sociétés modernes, des figures extrêmement subtiles de la socialisation, et des crises de la socialisation, qui sont justement celles qui vont nous conduire vers les états-limites psychotiques. Au début du XIXe siècle, il reste encore très profondément acquis qu'il y a un ordre naturel et que la justice dérive de l'application de cet ordre naturel. On n'est pas du

tout dans les perspectives dénaturalisantes qui sont les nôtres aujourd'hui. Une des transformations essentielles, et c'est celle qui donne la qualité particulière de la paranoïa de Berbiguier, c'est que Berbiguier pense que la justice, c'est un effet de l'ordre, un effet du respect de l'ordre. Voilà, ça c'est une thèse, ce qui donne sa qualité, son sens particulier à la paranoïa de Berbiguier - comme il le dit textuellement : "je ne vois que du désordre". Il ne voit que du désordre, ce qu'il voit c'est du désordre, et comme il voit du désordre, il ne peut y avoir que de l'injustice, pour prendre le motif fondamental de la paranoïa. Or, ce qui est la caractéristique des sociétés beaucoup plus différenciées dans lesquelles nous vivons, c'est que, justement, la justice n'est pas un effet de l'ordre, c'est plutôt l'inverse : c'est l'ordre qui est un effet de la justice. C'est parce qu'il y a de la justice qu'il peut y avoir de l'ordre. Il n'y a plus aucune espèce de référence à un ordre naturel, et même à un ordre naturel lié, comme vous allez voir, dans les conceptions héritées du XVIIIe siècle qui sont très présentes chez Berbiguier, à l'ordre naturel, au sens du climat, des saisons, de la différence des sexes, des récoltes, tout ce monde parfaitement organisé et harmonieux qui était l'univers de l'Ancien Régime avec ses temporalités cycliques et sa relative subordination de l'histoire à une théologie politique incarnée dans les monarchies et le pouvoir des monarchies.

Et je crois que ça, c'est très important. La paranoïa d'un homme de l'époque de Berbiguier est une paranoïa qui peut formellement ressembler à la paranoïa que nous voyons à l'hôpital, certaines paranoïas ressemblent beaucoup à ça, mais ce qui est très important, c'est de penser que dans le monde de Berbiguier, la justice, c'est un effet de l'ordre, tandis que pour nous c'est l'ordre qui est un effet de la justice. Parce que la dénaturalisation, le processus de civilisation aboutit à cette métamorphose essentielle de nos rapports sociaux.

Il va donc m'importer de montrer que même si les symptômes de la souffrance subjective du paranoïaque peuvent avoir formellement une très grande ressemblance, s'il y a des paranoïaques comme Berbiguier aujourd'hui, on en a tous vu à l'hôpital, parfois même en cabinet, néanmoins leur rapport à la justice, à l'ordre, à l'ordre naturel, etc., est fondamentalement différent dans ses articulations. C'est précisément cela qui va me permettre de soutenir une idée qui semble avoir surpris les gens qui m'ont interrogé, à savoir que, dans cette configuration moderne contemporaine d'une plus grande différenciation, articulation et intégration des sociétés modernes, apparaît la possibilité que des individus soient socialement relativement mieux intégrés qu'ils ne l'auraient été autrefois, tout en présentant des symptômes qui seraient clairement de la série psychotique. C'est lié à un certain nombre de développements sur lesquels j'insisterai.

Le deuxième ordre de questions qui m'ont été posées concerne le rapport à la clinique. Comment est-ce que ces considérations éliasiennes, que je maintiens en disant que les états-limites sont des pathologies qui sont significatives de ce que Cas Wouters appelle la *troisième nature*, qui est un prolongement de la seconde nature chez Elias, et qui sont liées à l'âge de l'informalisation, comment est-ce que ça s'articule à la clinique ? Je crois que c'est Thomas Rabeyron qui m'a fait cette observation, le problème, c'est que là, on tient un discours sociologique tellement général qui transforme la société en une espèce de monolithe, de sorte qu'on ne voit pas du tout comment des individus pourraient présenter une variété de symptômes, se distinguer les uns des autres, avoir des destins particuliers à l'intérieur de ce dispositif.

Je suis absolument d'accord, le problème est tout à fait là, d'avoir une conception de la différenciation-articulation des processus d'individualisation dans le monde moderne qui rendent compte de la clinique des choses. Et, pour le moment, je m'exprime d'une manière purement négative, j'essaie de m'extraire de ce qui d'ailleurs, je ne le cache pas, a été ma formation, parce que je considère que c'est cliniquement extrêmement puissant, j'essaierai de vous le montrer, même sous ses formes qui ont l'air complètement abracadabrantes, et où les gens reculent d'effroi devant la topologie de Lacan, les descriptions en termes de nœuds borroméens. Je vous montrerai pourquoi Lacan pense comme ça et ce qu'il veut attraper comme phénomènes par ce biais-là, et je vous montrerai qu'il attrape quelque chose. Ce n'est pas du tout une lubie formaliste d'un cerveau dégénéré, c'est vraiment extrêmement profond ce que Lacan a attrapé avec ces notions-là.

Le problème, c'est que c'est une forme de sujet métaphysique qui est insensible à l'histoire, dont les nœuds, le nouage subjectif, comme on dit, pourraient subir des ratages de type extrêmement différents. Jusqu'ici on n'avait pensé qu'aux grands ratages majeurs qu'on trouve chez Schreber etc., et puis maintenant on peut penser des ratages plus subtils et des modes de suppléance, comme disent les lacaniens, particulièrement raffinés qui expliqueraient *sur la même base* - il s'agit du même parlêtre -, comme une sorte de précision de la clinique de ce qui jusqu'ici n'était pensé que dans le registre de la psychose "extraordinaire".

Je m'opposerai à cette conception-là, ce n'est pas du tout facile de s'y opposer, mais je m'y opposerai en disant que justement, ce formalisme capte réellement des choses, mais il n'arrive pas à capter la transformation *historique* à laquelle on a affaire. Et puis évidemment je m'opposerai, mais ça c'est beaucoup plus facile, à des formes de relativisme qui sont un peu différents, et qui consistent à dire, assez banalement, que les gens sont toujours fous au fond, mais qu'il y a des contextes psycho-sociologiques qui changent, d'autres idéaux, d'autres valeurs, d'autres contextes, et qu'il faudrait postuler un individu naturalisé, un cerveau cassé, ou un psychisme cassé qui serait

toujours le même cette fois, mais qui réagirait à l'environnement socio- ou psychosocial de façon toujours différente.

Non, être éliásien, c'est considérer que, justement, *l'appareil psychique* lui-même et la psycho-genèse de cet appareil psychique se transforment et évoluent en corrélation directe avec la socio-genèse, que les sociétés produisent les personnes qui produisent les sociétés, et que c'est à l'intérieur de cette dynamique-là que peuvent émerger, dans un processus de différenciation et d'articulation croissantes, des appareils psychiques qui subissent des crises, des difficultés particulières.

Pour le moment, je le dis de manière négative, c'est seulement au fur et à mesure des séances que vous pourrez juger de la solidité de mon hypothèse. Mais c'est très important de le rappeler au moment où je vais m'engager dans des considérations assez historicisantes sur Berbiguier. C'est seulement dans un deuxième temps que je vais dégager un certain nombre de propriétés formelles du délire et de l'hallucination chez Berbiguier, et vous faire entendre à quel point elles résonnent puissamment avec l'autre grand cas que nous autres psychanalystes connaissons et lisons, qui est le cas de Schreber. Il s'agira justement de voir pourquoi un cas comme celui de Schreber appartient à cette espèce de psychose extraordinaire qui a servi de modèle à la pensée de la psychose, et pourquoi les états-limites psychotiques contemporains ne sont justement pas des phénomènes de cet ordre-là, de sorte qu'on se demande un peu pourquoi on utilise le mot de psychose.

Voilà un rappel méthodologique des enjeux que je voulais soulever. Maintenant, je vais vous apporter un certain nombre d'informations qui m'ont pris pas mal de temps à rassembler, je suis même allé en Avignon pour voir les lieux, voir un peu à quoi ressemblent les choses. Je me suis un peu documenté là-dessus, puisque, de Berbiguier comme de Schreber, nous avons le texte et il y a extrêmement peu d'informations supplémentaires. On ne sait même pas exactement la date de sa mort, on suppose qu'il est mort en 1841, on a un témoignage en tout cas comme quoi il était encore vivant en 1840-1841, que c'était un vieillard déchu qui était toujours aussi délirant - un seul témoignage, ce n'est pas un grand fou connu. A ma connaissance jamais personne n'a trouvé l'observation qu'a faite Pinel, parce qu'il a été envoyé chez Pinel et Pinel a fait une observation, mais je ne connais pas et je n'ai jamais vu ni lu nulle part l'observation rédigée par Pinel, alors qu'on a *in extenso* l'observation que Pinel a rédigée sur Martin dont je parlerai la prochaine fois. On sait en revanche qu'il est né en 1764, et il n'est pas né n'importe où : il est né à Carpentras en 1764. Carpentras, c'est le Comtat Venaissin, qui était à l'époque un État pontifical, puisque Avignon et le Comtat Venaissin sont des États pontificaux.

Et il est né dans une famille extrêmement catholique, il semble d'après les informations qu'on a trouvées qu'il a, parmi ses oncles, des gens qui étaient membres du clergé.

Ce n'est vraiment pas n'importe quel endroit, le Comtat Venaissin, pour vivre la grande mutation moderne, c'est-à-dire l'arrivée de la Révolution française. Il y a même quelque chose qui va vous faire rire : il y a eu une guerre entre Avignon et Carpentras, avec de véritables armées, de véritables batailles. Et lorsque vous suivez les dates du développement de la jeunesse de l'époque où il a dû vivre tout cela, Berbiguier, puisqu'en 1789 il a 25 ans, il s'est passé des choses qui ont marqué, pour les gens, la transition de l'Ancien Régime à la Révolution. En effet, dès 1789, il y a des révoltes contre le légat du Pape, en Avignon, lequel est obligé à son tour d'accepter les cahiers de doléances. Avignon est une grande ville dans laquelle il y a une bourgeoisie et des artisans en quantité importante, tandis que Carpentras est une petite ville qui est entre les mains d'une aristocratie nobiliaire ultra-papiste et ultra-réactionnaire qui refuse le mouvement révolutionnaire qui se passe en Avignon. Il y a donc des conflits très importants, le cardinal Casoni, qui était le légat du pape en Avignon, est même obligé de laisser une municipalité de patriotes élus en Avignon, tout cela est assez bien documenté. Il est finalement chassé par les patriotes qui veulent le rattachement des États pontificaux à la République française, et il est obligé de fuir dans le Comtat et à Carpentras. C'est là où ils vont monter deux armées, aussi comique que cette guerre picrocholine puisse être, mais avec des armées, des morts, des sièges, etc., il va y avoir une vraie bataille au sein des États pontificaux entre les partisans du pape, de l'Ancien Régime, de l'aristocratie, et les patriotes républicains.

C'est essentiellement une querelle exacerbée par *la* grande querelle de la Convention, à savoir la constitution civile du clergé : les prêtres assermentés devraient prêter serment de fidélité non plus au Roi mais à la République, et le Pape Pie VI déclare que tout religieux, tout membre du clergé qui prêterait ce serment serait schismatique. C'est en 1793 seulement que le Vaucluse sera rattaché à la France, et jusqu'au Traité de Tolentino, si ma mémoire est bonne, en 1797, il y aura des enclaves pontificales à l'intérieur du Vaucluse, des zones qui sont sous l'autorité du Pape.

Voilà donc tous les événements qui se sont passés tout autour de lui lorsque se passe la scène capitale de la folie de Berbiguier, en Avignon, en 1796. On est passé d'un monde d'Ancien Régime, d'un rapport à l'autorité d'Ancien Régime, à un rapport entièrement nouveau inauguré par la Révolution française. Le monde d'Ancien Régime, c'est celui d'un ordre politique dans lequel le respect pour l'autorité, l'obéissance à l'autorité est conditionnée par ceci qu'il y a des hiérarchies naturelles.

Ce qui fait qu'une obéissance est bonne, c'est que celui auquel on obéit est *réellement* supérieur à celui qui obéit. Vieil argument de la théologie catholique, mais qu'on retrouve même chez Plotin, dans les conceptions hiérarchiques du monde. Il ne saurait y avoir d'obéissance douloureuse ou pénible lorsque celui à qui vous obéissez est *meilleur* que vous. L'arrivée de la Révolution française produit, dans l'ordre politique, cette transformation : comme il n'y a plus d'hommes qui soient supérieurs ou meilleurs que vous, vous n'obéissez qu'à des égaux, et donc vous ne pouvez que *consentir* à obéir à un égal, sous la réserve que c'est dans l'intérêt général, pour l'intérêt général. Ceci va modifier profondément, radicalement, l'économie générale symbolique à l'intérieur de laquelle les individus évoluent.

J'avais fait cette série en trois termes, parce qu'elle a évidemment traumatisé non seulement Berbiguier, mais tous les gens qui ont traversé cette période. Je vous parlais de Balzac et je reviendrai sur Balzac tout à l'heure, il n'y a bien sûr pas que Tocqueville, Jouffroy, Maine de Biran ou Bonald, il y a aussi Balzac et les grands littérateurs. Il y a évidemment Chateaubriand, quand on lit le dernier volume des *Mémoires d'outre-tombe*, on mesure ce que c'est que ce changement de monde, parce que Chateaubriand, lui, a vécu du côté de l'aristocratie le passage de la Révolution et de l'Empire. Ce que détruit la Révolution, c'est la grande analogie structurante du monde de l'Ancien Régime : Dieu est par rapport à ses créatures comme le père par rapport à ses enfants, et comme le roi par rapport à ses sujets, et on peut jouer sur toutes les correspondances et permutations de ce système d'analogie. C'est cela qui est détruit, et qui est remplacé par ce fameux rapport entre égaux, cette course des compétitions qui traumatise complètement Balzac, et qui fait qu'il va appeler *Comédie humaine* ce qui prend la place de la *Divine comédie* et des structures pyramidales et ordonnées du monde.

Nous vivons, nous, dans un monde qui a tellement digéré cela, que nous avons du mal à nous transporter mentalement dans l'univers où Berbiguier a déclenché sa paranoïa. Nous avons du mal à nous plonger dans un univers où ce qui nous paraît être des analogies au mieux poétiques que nous ne comprenons qu'à travers la littérature, a pénétré les corps, les manières de sentir, les habitudes des gens et les oblige donc à des transformations extrêmement rapides et extrêmement puissantes, les soumet à des tensions qui déplacent leur sensibilité, leur rapport à autrui, leur rapport à leur corps, leur rapport à la nature autour d'eux, leur rapport à l'autre sexe, et pas simplement les rapports politiques à l'autorité ou aux concitoyens.

Et donc en 1796, Berbiguier va se faire tirer les cartes en Avignon par deux tireuses de cartes. Il se fait tirer les tarots dans une ville qui vient justement d'être arrachée aux mains du Pape, et qui a rejoint la République française. Et n'oubliez pas, il ne faut jamais l'oublier, pourquoi la bourgeoisie accepte ces transformations, pourquoi

elle en est un ferment, c'est tout simplement parce qu'elle a racheté les biens du clergé, et que le Code civil a fixé des formes de la propriété privée qui vont garantir, y compris même au moment du retour des Bourbons, l'appropriation colossale de tous ces biens d'église, qui représentaient environ une vingtaine de pourcents du produit national brut si on comptait à l'époque. Cette bourgeoisie s'est donc enrichie et elle sera un soutien de l'Empire et de la Restauration, aussi longtemps que la Restauration garantira la continuation de ces principes de droit civil inaugurés par Napoléon.

Néanmoins, que se passe-t-il au moment où il déclenche sa folie ? Il va se faire tirer les cartes, et c'est dans les jours qui vont suivre ce tirage de tarot qu'il va donc avoir ses premières hallucinations, etc. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est que le tarot qu'on lui tire ? C'est page 66 et suivantes des *Farfadets*. Quand vous regardez la description, les tarots sont tirés en même temps qu'un autre rituel divinatoire qui répond du nom extrêmement utile pour ceux d'entre vous qui veulent marquer des points au scrabble, de *coscinomancie*. La coscinomancie, c'est la divination avec un tamiseur de farine. On tient un tamiseur de farine avec des ciseaux, il est donc animé d'un mouvement complètement chaotique, et en fonction de la répartition des objets qu'on a mis dans le tamis (ça peut être des cartes, des objets, etc.), en fonction de la façon dont ils tombent, on a des indications aléatoires qui contribuent au processus de divination.

Pour le comprendre, il faut lire ce que tout le monde a lu, à savoir la *De occulta philosophia* de Cornélius Agrippa, texte de 1533 qui est le grand texte de l'occultisme. Il y en a un autre, *L'Archimagus*, qui est aussi un texte extrêmement important, je vous donnerai le texte en référence, évidemment je ne le connaissais pas, j'ai été lire ça à Avignon. Cornélius Agrippa, c'est un personnage absolument fascinant, puisqu'il est à la fois le compilateur de tous les procédés de la philosophie occulte et de la justification de la philosophie occulte au tout début du XVI^e siècle, et en même temps un ennemi du savoir humain. Il a écrit un ensemble de textes fondamentaux qui ont irrigué toute la Renaissance contre la prétention des êtres humains à savoir quoi que ce soit. Il est approprié progressivement, il initie toute une tradition, et c'est chez lui que vous comprenez comment fonctionne le système des tarots, dans quel espèce d'univers analogique, de correspondances entre les esprits, les âmes, les ordres, les cristaux, les pierres, les plantes, etc., à la fin, au moment glorieux de la Renaissance, au moment du passage à l'humanisme, comment se fixe ce *rationalisme occulte*, parce que c'est le moment où la pensée occulte accède à une dimension rationaliste et systématique.

Il y a un deuxième personnage qu'il faut avoir en tête, qui est dans les Lumières noires de l'époque, Court de Gébelin. Court de Gébelin est, au XVIII^e siècle, c'est

ce qu'on appelle les Lumières sombres ou les Lumières noires, c'est le dernier à vouloir fabriquer une théorie analogique mais rationaliste, au sens des Lumières, des correspondances entre les êtres, les choses, etc. Et il y a tout un chapitre des traités de Court de Gébelin, il y en a plusieurs volumes, il y a en a un qui est consacré au tarot. Et, d'après ce que j'ai pu repérer, le tarot qui est tiré par ces femmes, c'est le tarot au sens de Court de Gébelin, c'est le procédé qui est décrit par Court de Gébelin.

L'autre figure de ces Lumières noires, c'est Mesmer, et vous vous rappelez, si vous avez parcouru un peu les *Farfadets*, qu'un des autres moments qui vont accélérer la folie et la psychose de Berbiguier, c'est qu'il va être mesmémisé. Il va être mesmémisé avec une technique qui est celle de Puységur. Je suis allé dans le square, le square qui est aujourd'hui le square Agricole Perdiguier, où on voit l'endroit où Berbiguier a été magnétisé, enfin ce n'est pas écrit, il faut suivre sur le livre et regarder dans les plans, on voit toujours le jardin, sauf que l'arbre sous lequel Berbiguier a été magnétisé, lui, a disparu. Mais on trouve des photos, j'ai vu une photo d'avant la guerre de 14, dans laquelle on voit le même arbre apparemment.

Il se trouve d'ailleurs qu'en 1796, la même année, à Avignon, meurt un personnage absolument extraordinaire, qui s'appelle Dom Pernety. Dom Pernety est, un peu comme Court de Gébelin, l'illuministe néo-alchimiste, c'est la nouvelle alchimie, c'est l'alchimie des Lumières en quelque sorte, une alchimie rationaliste. Ce qui montre qu'il y a tout un environnement autour d'Avignon dans lequel vous avez des acteurs absolument incroyables qui sont entre les deux mondes, qui sont à la fois dans le monde ancien des analogies, des résonances, des correspondances entre les états de l'âme, les parties du corps, les astres, les saisons, les objets, les plantes, les cristaux, les pierres etc., et qui soumettent cette rationalité à l'intelligibilité classificatoire, typique de Linné et des grands penseurs rationalistes des Lumières. Pour eux, ça ne fait pas vraiment de différence, c'est une simple augmentation de la réflexivité sur l'analogie, qui permet de transporter ce monde-là dans des cadres de plus en plus rationalistes, de le mettre en ordre en utilisant la théorie des représentations, les instruments des idéologues, de Destutt de Tracy, etc. Et ça, je pense qu'il faut le garder à l'esprit, parce que rien n'est plus étrange pour nous qu'un monde dans lequel des choses qui nous semblent absolument incompatibles, la superstition la plus noire et la rationalité la plus claire, ne le sont pas du tout, au contraire, s'interpénètrent et assurent des formes de transition entre des systèmes symboliques reposant sur l'analogie, et donc vraiment d'Ancien Régime, cyclicité du temps, périodicité, etc., et puis des formes de traitement de la nature qui sont déjà des formes rationalistes, classificatoires, avec des justifications de tous ordres.

Ce qui est intéressant, c'est qu'une fois vous avez lu ce qui se passait dans ce genre de tirage de tarot et de recours au tamis, à la coscinomancie, il est très clair que Berbiguier ne dit pas un certain nombre de choses qui appartiennent au rituel divinatoire, mais qu'il ne mentionne pas, ou qu'il va mentionner beaucoup plus tard et de manière implicite dans son récit.

La première chose qu'il ne mentionne pas, c'est qu'il y avait des paroles magiques qui étaient prononcées lors de la coscinomancie. Ces paroles magiques étaient dans une langue mystique, une langue inventée dont on a des descriptions par Court de Gébelin, la langue dite *enochéenne*, du prophète Enoch, qui était parfois utilisée avec des graphies plus ou moins spéciales. Cette langue était une espèce de charabia, je parle en moderne, mystico-je sais pas quoi, un ensemble de paroles dotées d'un pouvoir spécial, elle n'était pas spécialement diabolique mais elle permettait de construire des analogies, probablement d'ailleurs sémantiques et phonétiques, entre différents objets, différentes langues, selon les compétences des gens qui étaient capables de s'en servir.

La deuxième chose qu'il ne dit que très longtemps après, c'est que lorsqu'il va consulter, il a atteint l'âge auquel un bourgeois se marie, c'est-à-dire extrêmement tard avec le Code civil. Depuis que le mariage est établi dans le Code civil, vous vous rappelez, un homme ne peut pas se marier avant 25 ans dans le premier Code Napoléon, il faut une autorisation parentale s'il veut se marier avant 25 ans. C'est 21 ans pour les femmes, et ça va durer très longtemps, c'est seulement à la fin du XIXe siècle que l'âge du libre mariage va descendre en dessous de 25 ans. Les gens se mariaient entre 25 et 40 ans, donc il a atteint à peu près en 1796 l'âge auquel on se marie.

Or quelle est l'indication thérapeutique fondamentale de cette divination-là, de cette interrogation du sort et du destin ? C'est l'impuissance génitale. On ne sait pas trop si c'est parce qu'il était impuissant, ou bien s'il est devenu impuissant du fait de la sorcellerie pratiquée sur lui, mais c'est ce qu'on appelle le nouement de l'aiguillette dans son vocabulaire magique, c'était à la fois ce qu'on demandait au sorcier de dénouer, et ce que les sorciers étaient réputés avoir la capacité de nouer, de vous rendre impuissant ou de soulager votre impuissance.

Ce qui est très joli dans ce que raconte Berbiguier, au moment où ce cérémonial va déclencher sa psychose, du moins c'est après ce cérémonial que quelque chose se casse et qu'il devient halluciné et délirant, c'est qu'il n'y croit pas. Il le dit textuellement, il y va pour voir etc., et c'est ça qui à mon avis joue un rôle déterminant dans le déclenchement de la psychose, c'est que la croyance protégerait, c'est que le processus qui est en train de se passer vient appuyer sur des points mystérieux dans la personne de Berbiguier et que les sorcières, les liseuses de cartes,

vont s'avérer être des Farfadets. Tout de suite après, dans les jours qui viennent, les hallucinations acoustico-verbales commencent. Un épisode de décompensation, je parle le vocabulaire de la psychiatrie d'aujourd'hui, de décompensation mélancolique gravement dépressif, ce qu'il appelle une "tristesse accablante", le saisit. Les animaux, toutes sortes de choses se mettent à grouiller autour de lui et il éprouve un sentiment de signification personnelle : tout cela le vise personnellement.

Alors bien sûr, et c'est ça qui fait la difficulté de mon exposé ce soir, il faut bien basculer d'un point de vue à l'autre. Là, je vous ai fait une liste de symptômes que n'importe quel psychiatre aujourd'hui reconnaîtrait, voilà, il a déclenché une psychose. Est-ce que c'est de la superstition d'aller se faire tirer les cartes en 1796, en Avignon ? Je ne crois pas. Je crois qu'une partie du sujet peut bien penser que, tout ça, c'est de la superstition, mais c'est surtout parce qu'il craint qu'on ne l'abuse, qu'on ne le trompe, et craindre qu'on ne soit trompé, ça veut dire qu'il pourrait bien y avoir, quand même, des sorciers qui ont le pouvoir de lire l'avenir, de dénouer ou de nouer l'aiguillette. C'est très courant, les Ortigues par exemple, qui ont travaillé en Afrique de l'Ouest, racontent ce genre de choses. On sait bien qu'il y a des imposteurs, mais on sait qu'il y a des imposteurs, parmi les sorciers, sur le mode de savoir qu'il pourrait bien y en avoir qu'ils ne le sont pas. Donc il faut bien voir ce qu'il veut dire, quand il n'y croit pas, on ne sait pas très bien, vous verrez en lisant le texte, s'il n'y croit pas parce que tout ça c'est que des conneries, ou s'il n'y croit pas, parce que, là, ce sont des méchantes qui lui ont tiré les cartes de travers.

La deuxième chose, c'est qu'il faut bien se rendre compte du statut de la divination. Je vous renvoie à des pages extrêmement réussies de Bruno Karsenti dans *La Place de dieu*, où il explique très bien ce qu'Ortigues dit de la divination, cette chose qui nous paraît complètement farfelue, n'est-ce pas, les augures des Romains qui regardent les oiseaux qui passent etc. Les augures (dans la religion romaine, il y a les sacrifices et il y a les augures), la divination, c'est quelque chose qui se rapporte à l'idée que dans un monde socio-cosmique cohérent, il y a des moyens de s'orienter. Si on regarde bien les finalités naturelles, où vont les oiseaux, comment vont les oiseaux, comment digèrent les poulets, quand on ouvre les poulets on sort les entrailles, etc., tout un ensemble de signes connexes, de choses qui se passent dans les étoiles, de récoltes bonnes ou mauvaises, d'animaux qui sont plus ou moins féconds, etc., résonnent ensemble et guident, orientent une action. Et comme l'action a lieu dans un univers profondément incarné dans la nature, où la division du travail est une division qui est massivement sexuelle, où la division du travail est une division du travail massivement agricole, l'action puissante que les hommes sont capables de faire est une action qui se coordonne aux processus naturels. Il n'y a donc rien d'absurde à ce qu'à l'intérieur de ces processus naturels, une vision, une

lecture de ces signes et de ces augures *potentialise* les actions humaines, les actions militaires, les décisions sur quand planter, quoi planter, quand récolter, quand marier les gens etc., parce que pour ces actes, notamment ceux qui appartiennent aux grands cycles de la nature, les augures ne font que respecter cet ordre socio-cosmique et la prise de cet ordre sur la vie humaine et sur la constitution intime des individus.

On a donc beau dire que le monde d'Ancien Régime s'est effondré et qu'il est en cours de recomposition totale, qu'on a coupé la tête du roi, qu'on a créé un Etat moderne sur les ruines d'une monarchie absolutiste, qu'on a construit un Code civil, qu'on a instauré la conscription en masse, que c'est donc la Nation en armes qui s'est battue et qui a gagné les guerres de la Révolution et de l'Empire. On a beau dire tout ça, les corps des gens, les sensibilités des gens, les appareils psychiques avec lesquels ils sont censés traiter toutes ces informations, sont entièrement conservés, ou du moins soumis à une très grande pression. Donc la folie, s'il y a folie, la folie du tarot, la folie de la divination, etc., c'est une folie qui consiste à chercher des signes dans un univers *qui n'en donne plus*, et non pas dans un univers qui n'en donne pas et qui n'en a jamais donné. C'est chercher, j'insiste, des signes dans un univers qui n'en donne *plus*. C'est tout à fait différent de dire qu'il n'en donne plus que de dire qu'il n'en donne pas.

Nous, nous sommes évidemment dans la position de modernes pour qui ce sont des croyances en elles-mêmes pathologiques. Elles ne sont nullement pathologiques pour des gens qui ont vécu dans un univers de cet ordre. Et Balzac d'ailleurs, dans les alternances profondes et magnifiques qu'il y a chez lui entre le rapport à la nature et le rapport à la société, *Le Lys dans la vallée* et *Le Père Goriot*, dans ces alternances et dans le rapport même à la langue, à ce que la langue est capable de saisir des transformations du monde, Balzac est très inquiet de voir que ce qui fait tenir le monde moderne, ce ne sont plus ces relations socio-cosmiques profondément structurées. C'est ce dont les Romantiques, qui sont des penseurs conservateurs, s'épouvantent : c'est en train de disparaître. Seul le poète peut garder dans sa parole, dans sa vision, dans sa peinture, dans sa musique, quelque chose d'une harmonie qui est en train de se fissurer et qui est remplacée par un autre ordre, ordre terrible, qui est celui de la composition des intérêts privés. La composition des intérêts privés, ou des intérêts publics, lorsqu'on décrit les structures des Etats modernes qui n'ont autant de légitimité que ne leur en donne l'énormité de leurs armées, ou leur capacité à mobiliser l'Etat pour conduire des guerres dans lesquelles on tue les gens par milliers, par dizaine de milliers, etc., et où la fécondité et la démographie comptent énormément pour asseoir la puissance de l'Etat. Balzac est pris dans ces choses, les Romantiques sont pris dans ce dispositif.

C'est ce qui fait que même par exemple chez un penseur comme Kant, penseur des Lumières, Kant dit à plusieurs endroits, dans la troisième *Critique* notamment, que la preuve physico-théologique de l'existence de Dieu, c'est-à-dire la preuve par la finalité, par l'organisation finale de la nature, est une preuve vénérable par son ancienneté, il emploie des mots très beaux, mais il se rend bien compte qu'il y a quelque chose dans cette cohésion du monde de la nature et de la présence de la morale humaine à l'intérieur du dispositif de la nature qui pose une difficulté sur laquelle on ne peut pas passer comme cela. Bien sûr, la persistance de cette idée d'un ordre va être pensée à travers d'autres notions, la réflexivité chez Kant ou des choses comme ça, mais néanmoins la finalité du monde insiste et persiste. Voilà notamment ce qui va faire des grands Romantiques allemands, de Goethe, etc., des lecteurs assidus de la troisième Critique : pourquoi y a-t-il donc cet ordre final du monde, comment penser cet ordre final du monde, si c'est la réflexivité d'un sujet qui en est ultimement le référent. Comment le penser ?

Voilà le premier rappel que je voulais faire portant sur ce qui se passe autour du tarot, de la divination, etc. Il y a un mélange inextricable de quelque chose que nous reconnaissons très bien, et de choses pour lesquelles il faut un déplacement anthropologique, un changement de perspective. Il faut nous remettre dans la peau de quelqu'un qui est né en 1764, qui avait 25 ans au moment de la Révolution, qui vient d'une famille catholique extrêmement conservatrice, qui néanmoins est un bourgeois qui s'appuie sur le Code civil pour faire valoir ses intérêts, et qui a traversé et vécu cette période, avec tous ses compatriotes, tous ses concitoyens, comme une crise absolument majeure, qui est une crise *anthropologique* d'une très grande importance.

Deuxième point de clarification anthropologique : les farfadets. Je vais consacrer le développement qui vient à la description de ce que c'est que les farfadets pour Berbiguier, farfadets qui sont toujours, ou presque toujours, affublés de l'épithète *secrets*. Les farfadets sont très souvent des farfadets *secrets*. Les premiers farfadets qui apparaissent, ce sont les magiciennes qui lui tirent le tarot. Dans la phénoménologie du délire, si on prend le délire comme il se raconte, comme il se présente dans le discours explicite que nous tient Berbiguier, ils ont tout un ensemble de caractéristiques, mais ils ont avant tout une fonction. Cette fonction, c'est de répondre à la question, la question centrale de la paranoïa de Berbiguier, la question cardinale : pourquoi y a-t-il du Mal ? La réponse de Berbiguier, c'est : parce qu'il y a des méchants. Il y a du mal parce qu'il y a des méchants, et qui sont les méchants ? Ce sont ces hommes qui ont passé un pacte avec le Diable, et qui sont des farfadets. Voilà pourquoi le monde va mal : parce qu'il y a des méchants, et que ces méchants

sont des farfadets. Vous reconnaissez là ce que nous, nous identifions très bien : c'est la paranoïa, il y a une cause explicative, systématique, générale du désordre de l'univers. Comme chez les paranoïaques contemporains, ce n'est pas une cause du désordre de l'univers d'où il suit qu'il y a des injustices, mais, ce qui arrête les paranoïaques contemporains c'est l'injustice, c'est la cause de l'injustice, pourquoi y a-t-il une injustice, et c'est parce qu'il y a une injustice qu'il y a du désordre. Les rapports sont inversés dans les paranoïas anciennes et dans les paranoïas modernes. Dans la phénoménologie du délire, le premier trait caractéristique des farfadets, c'est qu'ils sont secrets parce qu'ils sont métamorphosés. L'expression des *farfadets métamorphosés* est tout à fait extraordinaire, c'est-à-dire que moi par exemple, je pourrais être un farfadet. Il y a une sorte de doublure, de dédoublement général des gens : les gens peuvent être les gens en tant qu'ils sont les gens, et puis ils peuvent être les mêmes en tant qu'ils sont des farfadets. Les mêmes individus, insiste beaucoup Berbiguier, peuvent être honnêtes en tant qu'ils sont ce qu'ils sont, les mêmes peuvent être métamorphosés, peut-être même involontairement et sans le savoir, en farfadets et en agents du mal. Cela aboutit à une figure très singulière, où Berbiguier nomme les gens, et il n'arrête pas de dire : en tant que c'est monsieur Prieur ou que c'est monsieur Pinel ou monsieur n'importe qui, je n'ai rien contre lui, n'est-ce pas, mais en tant qu'ils sont des farfadets, alors ils sont des agents du mal. Il a donc été explicitement menacé, dans le récit qu'il fait, notamment par un certain Prieur, qui était un de ses compatriotes de Carpentras, d'un procès, parce qu'évidemment le Prieur n'a pas du tout apprécié d'être traité comme un farfadet, il a considéré que c'était diffamatoire d'être traité comme un diable. Ce qui semble avoir abouti à ce que Berbiguier, après avoir dépensé énormément d'argent à faire imprimer son *Traité* qu'il dédie à tous les rois d'Europe, empereurs, des quatre parties du monde, a racheté les exemplaires et les a détruits. C'est pourquoi il y a très peu d'éditions originales, je n'en ai jamais eu entre les mains, il y a très peu de gens qui ont réussi à sauver des exemplaires originaux des *Farfadets* de Berbiguier, parce qu'au moment où c'est sorti de la presse, il a eu peur et il les a détruits, ce qui est aussi assez typique de ces conduites paranoïaques.

Qu'est-ce que le diable leur donne en échange, à ces farfadets ? Le pouvoir de se rendre invisibles. Nous avons donc affaire à la phénoménologie de doublures invisibles de gens qui ne ressemblent jamais plus qu'à eux-mêmes. Il y a aussi des farfadettes. Et d'ailleurs, précise Berbiguier, ce sont les pires. Les farfadettes sont les pires, et quand il discute des farfadettes, il discute d'un point qui va revenir, et sur lequel je donnerai quelques hypothèses métapsychologiques plus tard : les farfadettes apparaissent toujours dans des contextes où Berbiguier pense à se marier, et en fait il pense ne pouvoir se marier que lorsque les farfadets seront tout à fait vaincus,

parce que c'est la seule possibilité pour lui de ne pas épouser une farfadette. Il faut que tous les farfadets et les farfadettes soient éliminés pour qu'il puisse se marier et qu'il puisse trouver une femme qui ne s'avèrera pas être une farfadette.

Les farfadettes ne sont pas une invention délirante, j'ai trouvé trace dans le folklore provençal de farfadets féminins, il y a des farfadettes. Le mot de George Sand, "la petite fadette", c'est une version, dans le Centre, du même terme que farfadet, moins *far-* qui est un renforçatif provençal. *Far-fadet*, c'est une fée puissante, *far-* c'est un terme qui augmente, c'est un renforçatif nominal dans le provençal. Donc la *petite fadette* renvoie à ça, et ça n'est pas du tout anormal car la langue d'oc avait des extensions beaucoup plus haut qu'à la fin du XIXe siècle, et c'est donc un emprunt au provençal que l'on trouve dans le roman de George Sand.

Comment fonctionnent ces individus farfadéens ? Ils forment une société diabolique inversée. Et en réalité, quand on regarde le texte, et là je le dépiaute parce qu'à ma connaissance ça n'a jamais été fait, je suis obligé de faire le travail que nous faisons quand on analyse un grand délire, sauf que là on n'a pas le malade sous la main, donc on est bien obligé de travailler sur un texte. Comment ça fonctionne ? En fait, il y a deux sociétés, et c'est extrêmement significatif. Il y a d'abord une société des diables, qui sont ceux avec qui les hommes farfadets passent un pacte, et puis il y a la société des farfadets. Or ces deux sociétés sont régies par deux jurisprudences hétérogènes. Manifestement, il a lu des auteurs dont je parle dans mon bouquin sur la névrose obsessionnelle, dans *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, il a lu les rapports sur la possession de Gaufridy, sur la possession de Loudun, etc., et il reproduit en gros l'architecture classique, pyramidale, d'une cour satanique, avec tout en haut Satan, et puis ses ministres, ses courtisans, etc. On trouve cela dans tous les livres de démonologie depuis l'époque classique, depuis les grands démonologues du XVIIe siècle. Ils ont donc une structure curiale Ancien Régime.

Et puis, à côté, vous avez une deuxième société démoniaque qui est la société des farfadets. La société des farfadets, c'est une société régie par le *contrat*, c'est-à-dire que les possédés des farfadets, qui travaillent pour le diable, ils se les transfèrent par contrat. C'est absolument extraordinaire, c'est comme de la marchandise. Donc quand on sort du pouvoir de tel ou tel farfadet, il y a un contrat qui est passé avec un autre farfadet, vous tombez sous l'empire d'un autre farfadet. Et lui va passer tout son temps à chercher le chef des farfadets, quel est le chef des farfadets, et il n'arrive pas à trouver le chef des farfadets, celui qui pourrait arrêter ce transfert de sa propre personne de l'empire d'un farfadet d'Avignon à l'empire d'un farfadet de Paris, etc., Pinel, d'ailleurs, l'aliéniste, étant bien évidemment un des chefs des farfadets, mais pas *le* chef des farfadets.

De manière assez curieuse d'ailleurs, il a trouvé *la* cheffe des farfadets, et la cheffe des farfadets c'est Mademoiselle Lenormand. Je ne sais pas si certains d'entre vous vont voir les voyantes, mais Mademoiselle Lenormand, c'est la grande cartomancienne de la Restauration, elle était d'ailleurs richissime, et si vous allez chez votre fournisseur habituel de gris-gris, cartes, etc., vous obtiendrez un « jeu de Mademoiselle Lenormand » qui est le grand jeu de tarot qu'elle utilisait pour lire l'avenir auprès de membres de la cour etc. C'est vraiment quelque chose de très important, si vous tapez sur google, vous verrez, c'est de très belles cartes, le jeu de Mademoiselle Lenormand, qui existe encore, et que vous pourrez donc trouver chez votre fournisseur habituel. Il a donc trouvé *la* cheffe, mais il n'a pas trouvé *le* chef. Je trouve cela extraordinaire qu'il ait divisé les deux sociétés démoniaques : la société des diables fonctionne comme une cour d'Ancien Régime, et la société des farfadets fonctionne comme une société secrète diabolique sur le mode d'une société commerciale.

Donc ils sont liés par contrat. Entre eux, ce sont des règles de contrat, c'est-à-dire des règles qui engagent la bonne et la mauvaise *foi*. Je trouve que c'est complètement extraordinaire, parce qu'on voit ce que Norbert Elias nous décrit comme absolument fondamental de l'âge bourgeois. L'âge bourgeois suppose qu'on puisse avoir foi dans la parole de ceux avec qui on échange, on commerce, on interagit, etc. La vertu bourgeoise par excellence, c'est la foi jurée. Ce n'est plus du tout une vertu aristocratique, prêter des serments, il s'agit d'inspirer systématiquement confiance en sorte que toutes vos paroles et tous vos actes soient directement lisibles comme des garanties de votre honorabilité, c'est-à-dire de votre solvabilité. Ce qui est particulièrement horrible avec les farfadets, c'est qu'ils présentent une sorte de figure inversée d'ordre dans lequel c'est toujours de mauvaise foi : on ne cesse de lui promettre qu'il va passer sous l'empire d'un autre farfadet, mais que ce sera fini et qu'après cela il sera délivré, et ce qui le rend horriblement malheureux et qui le fait affreusement souffrir, c'est qu'à chaque fois, figurez-vous, les farfadets lui mentent, et qu'il retombe toujours sous l'empire d'un nouveau farfadet. On reviendra sur cette question de la foi parce que c'est vraiment là où vous voyez tout d'un coup se mêler à des considérations délirantes toute l'anthropologie qui est en train de se mettre en place, du rapport à la parole, à autrui, etc., et que des choses qui sont chez nous devenues invisibles, incorporées à l'intérieur de nos échanges sociaux, apparaissent au contraire avec beaucoup de saillances comme étant des lieux de douleur, des lieux d'épreuve, des lieux de déception qui creusent le chagrin, la détresse du pauvre Berbiguier.

Je ne veux pas déflorer, mais enfin, vous allez le voir assez rapidement, Berbiguier était véritablement, le pauvre, l'objet de farces perpétuelles. Les gens qui ont interagi

avec Berbiguier se sont dit, c'est tellement drôle ce type qui croit aux farfadets, on va se présenter à lui comme des farfadets. Et toute une conspiration de jeunes étudiants en médecine et en droit, vont écrire des lettres signées du diable, du démon, de Lucifer, etc., lui raconter des histoires absolument abracadabrantes, l'emberlificoter dans toutes sortes de farces, etc. dans lesquelles manifestement tous ces gens sont morts de rire devant la crédulité du pauvre Berbiguier. Berbiguier a absorbé tout cela, et donc à la fin de son livre, il reproduit les lettres que ces étudiants farceurs lui ont écrites, signées du diable, du démon, de lucifer etc., comme des preuves de la présence des farfadets. Il y a là une crédulité absolument fascinante, mais qui est une crédulité, j'y insiste, qu'il partage, qui est une crédulité partagée avec son monde. Beaucoup de gens autour de lui considèrent qu'il a effectivement découvert, au moins, un facteur du malheur, qu'il y a des farfadets, et que c'est une explication possible. Et les gens qui y croient n'y croient pas du tout parce qu'ils sont fous ou qu'elles sont folles, ils y croient parce que ce que nous, nous appellerions une crédulité superstitieuse, fait encore partie des habitus de la croyance, de choses qui pour nous devraient nous faire sentir notre extrême distance, mais qui tout autour du monde dans lequel Berbiguier vit, crédibilise son délire, et font que même s'il est délirant, il est délirant en consonance extrêmement étroite avec le milieu dans lequel il vit.

Quand je lisais Berbiguier, j'avais l'impression de lire *Œdipe africain*. J'avais l'impression de voir un certain nombre de ces croyances que décrit Ortigues, dans le Sénégal des années 1960, où vous avez à la fois un enracinement, depuis l'enfance, dans les structures familiales, dans les structures agraires, dans la tradition, la religion traditionnelle, etc., de tous ces gens, et en même temps quelque chose de tout à fait étonnant et même d'incroyable, les débuts de la conscience réflexive, les gens vont en ville, ils parlent français, ils vont à l'école. Les mêmes personnes sont aussi capables, dans les années soixante, de sentir que quelque chose ne va pas, qu'il y a une sorte de division des allégeances symboliques entre le monde de la tradition et le monde de la modernité. Lire *Œdipe africain* en parallèle de lire Berbiguier nous donne une petite idée de ce que c'est, et surtout, c'est le point qui m'importe pour cette année, nous permet de faire la différence entre être paranoïaque en 1810 ou 1820, et être paranoïaque en 1950 ou en 2000. En apparence, formellement, c'est toujours la même chose, mais les nuances sont absolument décisives.

Je continue maintenant sur les farfadets. Les farfadets ont une propriété très particulière : ce sont des persécuteurs *persécutables*. Berbiguier, comme vous le savez, est le « fléau » des farfadets. C'est le fléau des farfadets, il leur fait énormément de

mal, notamment en utilisant des fumigations au thym, le thym est l'herbe magique qui sert à purifier le monde des farfadets, et avec toutes sortes de dispositifs mécaniques dont je vous décrirai la topologie, parce que ces dispositifs nous donnent une idée assez précise du mode de présence des farfadets dans l'espace et dans le corps. Les farfadets ont un mode de présence extrêmement singulier. Il est notamment capable de les piquer, ils sont donc à la fois des indivisibles et des êtres tri-dimensionnels qui peuvent être piqués, et je dirai tout à l'heure pourquoi c'est très important qu'on puisse piquer les farfadets. Je pense que, voyez, ceux d'entre vous qui ont vu certains grands états délirants à l'hôpital, par exemple, je me rappelle moi avoir vu des gens faire des mouvements pour enlever des objets qui leur sortaient du corps, c'étaient des objets étranges, ce sont ces espèces-là d'entités que sont les farfadets, qui sont persécutables. On peut leur faire du mal, et on peut rêver un jour de les éliminer tous. Et le fléau des farfadets, Berbiguier, donne toutes sortes de recettes pour se débarrasser de ces entités maléfiques avec des fumigations et des aiguilles. Le jour où le monde sera purgé des farfadets, et vous allez voir le motif schrébérien qui émerge, il pourra se marier à une femme qui ne sera pas une farfadette, et il engendrera une nouvelle race. C'est ça le thème ultime, que nous dirions schrébérien, du délire de Berbiguier.

Maintenant, qu'est-ce qu'ils font, les farfadets ? D'abord, ils font des choses sur le corps de Berbiguier, notamment dans les orifices et dans les plis de son corps. Non seulement dans les orifices et dans les plis du corps de Berbiguier, mais dans les interstices entre les tissus et la peau. Ce sont des créatures qui sont interstitielles, ce sont des créatures qui ne vivent que lorsqu'il y a une surface pour les contenir - les orifices, l'anus en particulier, les pliures du coude, de la peau, du genou etc., et puis les frottements de surface, et de manière extrêmement étrange, un lieu de prédilection pour les farfadets, c'est entre la chemise et le manteau, c'est là où ils font disparaître les montres, les portefeuilles, etc. Ce sont donc des créatures essentiellement kleptomanes, mais kleptomanes d'objets qui se trouvent logés dans des espaces interstitiels. Dans ces espaces-là, qu'est-ce qu'ils font ? Ils suscitent soit des douleurs bizarres, soit des excitations obscènes. On verra de quelle manière et de quelle nature. Voilà ce qu'ils font sur le corps.

Ensuite, ce sont des créatures susceptibles d'agir sur l'ordre du cosmos, pensé en termes de divination et de tarots, de philosophie occulte, en termes de planètes. C'est-à-dire de structures qui influencent le mouvement du climat, la naissance et la mort des animaux, des troupeaux, des récoltes, etc. Ce sont des créatures qui jouent sur les planètes et qui agissent en particulier sur les phénomènes météorologiques,

qui ont une importance gigantesque pour Berbiguier, en tout cas infiniment plus grande, et c'est hautement significatif pour lui, que pour les paranoïaques contemporains, qui s'intéressent essentiellement aux dysfonctionnements sociaux, et de manière extrêmement fugitive aux problèmes des cycles naturels et des choses de ce genre. Là, c'est complètement massif. Or, intrigué par cela, je me suis un peu documenté, et j'ai découvert que farfadet était, et est toujours, un terme qui, comme feu follet, désigne certaines anomalies lumineuses du ciel en météorologie. Ce n'est pas un mot d'emploi extrêmement courant, mais un farfadet, c'est soit un feu follet, soit des phénomènes type aurore boréale, manifestations, etc. J'insiste bien sur ce point parce que, tout d'un coup, vous sentez que le mot farfadet cesse de désigner le petit bonhomme qui court partout qui est dessiné sur les planches du livre. Ce mot commence à désigner tout un ensemble d'entités connexes qui ont un caractère éthéré, immatériel, lumineux, impalpable, qui peuvent être aussi bien des choses qui agissent sur le corps que des choses qui se manifestent dans le ciel. Et comme il insiste pour dire que, s'il pleut, s'il y a des mauvaises récoltes, c'est des farfadets, et qu'on est en 1816-1817, j'ai été regarder les tables météorologiques qui correspondaient aux années 1816-17. Et quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que, je l'avais totalement oublié, on me l'avait appris quand je faisais de l'histoire, 1816-17 c'est ce qu'on appelle « l'année sans été ». En effet, en 1815, en Indonésie, a eu lieu la plus grande explosion volcanique connue sur la planète depuis les temps civilisés, l'explosion du volcan qu'on appelle le Tambora. Le Tambora a envoyé en 1815, dans l'atmosphère, des milliards de milliards de mètres cubes de poussière, de scories, etc., qui se sont répandues sur l'ensemble de la planète en produisant un hiver artificiel, ça a provoqué une année sans été, des pluies torrentielles, des inondations, etc. Il ne délire donc pas, le père Berbiguier, c'est une réalité, qui a provoqué notamment des grands mouvements sociaux à cause de la famine, d'ailleurs en Chine, en Inde, et pas simplement en Europe, sur l'ensemble de la planète, des convulsions sociales liées à la famine.

Or, bien plus que ça, figurez-vous que ça a modifié quelque chose à quoi les psychotiques sont extrêmement sensibles : la lumière du jour. 1816-1817, c'est le fameux tableau de Turner, *Didon construisant Carthage*, que vous pouvez aller voir, et qui est généralement lu comme l'exemple du type de lumière qui pendant une année a accompagné les étranges couchers de soleil auxquels assistaient les Européens. La lumière de Turner semble avoir été façonnée et peinte, cette espèce de lumière bizarre, non pas comme une création picturale ou poétique, mais comme quelque chose qui captait effectivement le drôle d'air, la drôle de lumière, la drôle d'ambiance dans lesquels tout le monde baignait dans ces années-là. Cela a duré jusqu'en 1818, les anomalies de la lumière, les mauvaises récoltes, etc. Et ce n'est pas pour rien que

Berbiguier impute à sa capacité à massacrer à la douzaine, à la centaine, les farfadets, le retour du beau temps et des bonnes récoltes. Il considère que c'est à ce moment-là, dans ce moment de crise, qu'il invente ses techniques d'anéantissement des farfadets, et qu'il permet à l'humanité de survivre en faisant revenir le beau temps et les bonnes récoltes.

Quand on parle des fous, on a toujours peur d'être fou. Je vous donne un certain nombre de biscuits pour que vous vous rendiez compte que ce que je vous raconte là, ça a l'air complètement abracadabrant, mais en réalité ça a vraiment été un traumatisme européen. En effet, on considère que le *Frankenstein* de Mary Shelley, qui a été écrit précisément ces mêmes années, décrit les hordes de paysans affamés dont tous les journaux d'Europe parlaient, qui se sont révoltés et qui ont provoqué des révolutions extrêmement sanglantes notamment en Suisse, liées à la famine effroyable dans laquelle l'éruption du Tambora a plongé toute l'Europe. Il y a donc eu l'idée d'une sorte de fin du monde, de fin de l'humanité qui s'est mise à se répandre, et dont Berbiguier, respirant l'air du temps, est imprégné tout autant que Turner ou Mary Shelley en Angleterre. Quelque chose, il faut bien le reconnaître aux psychotiques, quelque chose de l'air des choses, le quotidien qui se respirait, la lumière qu'on voyait, les catastrophes sociales impliquées par la destruction de la nature, se répercutaient dans leur vision des choses. Tout cela, ne cherchez plus, c'est les farfadets.

Troisième et dernière chose que font les farfadets : ils influent non plus sur le corps, ou sur la nature, mais sur l'âme de Berbiguier. Ils lui troublent l'esprit, ils le rendent diffluent. Berbiguier a tout à fait, comme beaucoup de ces psychotiques, le sentiment que la parole part dans tous les sens, qu'il n'arrive pas à structurer son propos, qu'il n'arrive justement pas à écrire son livre. Eh bien n'allez pas chercher plus loin, ce sont les farfadets qui, pour l'empêcher de révéler leurs turpitudes, le rendent diffluent et lui brouillent sa pensée. Les farfadets l'obligent à brutaliser son écureuil domestique, le charmant Coco, jusqu'à ce que, probablement dans un accident terrible, ce soit Berbiguier lui-même qui tue ce petit animal. Et en fait ce n'est pas Berbiguier, ce sont les farfadets qui ont fait en sorte que Berbiguier tue l'écureuil. Et comble du comble, non seulement ils vous rendent violent, non seulement ils vous brouillent l'esprit, mais en plus ils vous font passer pour fou, les farfadets. Ils vous font passer pour fou, et tous ceux qu'on croit être des fous, sont juste des victimes des farfadets, et du farfadet numéro un, Pinel en personne. C'est Pinel le chef des farfadets qui rendent fous les gens et traitent de fous les gens et les farfadérise, c'est un processus la « farfadérisation », de manière à les rendre délirants et à pouvoir les mener à Charenton.

Ce qui est très amusant dans ce dispositif, c'est la manière dont il attrape la Révolution française - qui est bien sûr, dans ses horreurs, un effet des farfadets, elle est explicitement désignée comme un effet du désordre introduit par les farfadets - : c'est dans l'éducation des enfants. Car en réalité, les professeurs modernes sont tous des farfadets, parce qu'ils ont extirpé des âmes enfantines, les principes de l'Ancien Régime, le respect des parents, le respect de l'ordre, le respect etc., et introduit des principes d'éducation entièrement nouveaux. Je reviendrai sur ce point parce que cette question du changement des dogmes, comment les dogmes fondamentaux d'une société naissent et meurent, est l'objet de la méditation du principal philosophe de l'époque, Théodore Jouffroy. Je vous mettrai en document un lien à ce texte fascinant de Théodore Jouffroy, qui est un très grand texte, très important à connaître dans l'histoire de la philosophie, *Comment naissent et meurent les dogmes*. Jouffroy et Benjamin Constant, ce sont les deux grands auteurs philosophiques de cette époque encore lisibles, avec Bonald et Joseph de Maistre, et c'est extrêmement intéressant parce que la théorie du changement des dogmes a inspiré tout un courant sociologique, il est vraisemblable que Durkheim connaissait ce texte. C'est la première prise de conscience que les dogmes fondamentaux d'une société changent avec les convulsions historiques dans lesquels ils sont pris. Il y est extrêmement sensible.

Enfin, dernier point que j'ai repéré, vous en trouverez peut-être d'autres dans le livre : les farfadets ont des représentations imagées. Quand vous lisez le livre qu'on a ici, les éditeurs ont trouvé des exemplaires où on peut voir les planches qui servaient à illustrer, ils ne les ont pas mis au même endroit, il y a 6 ou 8 planches, je crois. Il a demandé à un graveur, ça lui a coûté fort cher d'ailleurs, de représenter un certain nombre de scènes. Je reviendrai dessus mais je n'ai pas vraiment eu d'idées très intéressantes sur comment interpréter ces scènes. Je vous rappelle que les farfadets sont des doublures invisibles, tri-dimensionnelles, de chacun d'entre nous, que nous pouvons donc être ou devenir éventuellement sans le savoir, ou d'une manière totalement involontaire. Comment faire une image de ces invisibles ? Ce qui m'a énormément frappé, c'est que les images, les types d'images, sont des clichés absolument typiques de la littérature de colportage. Depuis la fin du XVIIIe siècle, c'est même un peu avant que ça a commencé, jusqu'à très tard dans le XIXe siècle, il y a une petite collection qui circule dans les campagnes qu'on appelle la Bibliothèque Bleue. C'est un objet sur lequel les historiens ont énormément travaillé parce que c'étaient des livres très bon marché qui étaient diffusés partout dans le pays et qui étaient lus par ceux qui savaient lire à ceux qui ne savaient pas lire. Que contenaient ces almanachs, ces récits de merveilleux, et notamment ces récits de

possessions démoniaques ? Ils contenaient des proverbes, ils contenaient toutes sortes de procédés divinatoires, et ils contenaient parfois des textes qui étaient considérés soit comme licencieux soit comme subversifs par les autorités. C'est pourquoi il y avait des interdictions régulières, les libraires avaient interdiction, très souvent, de fournir les colporteurs en livres qui se diffusaient à très bon marché avec les débuts de l'impression industrielle.

L'iconographie de la Bibliothèque Bleue présente des figures de ces diables, et ce que Berbiguier représente, ce sont ces diables et ces personnages démoniaques de convention, ces incubes et ces succubes que vous trouvez dans des figures extrêmement classiques qui vont jusqu'à Füssli, jusqu'à la peinture romantique, dans toute l'Europe, et dont le type, c'est notamment ce que vous trouvez dans les ouvrages et les planches illustrées de la Bibliothèque Bleue. C'était très important parce qu'il y avait beaucoup d'abécédaires, les gens apprenaient à lire là-dedans, apprenaient à lire à leurs enfants, des abécédaires avec des images, c'étaient des imagiers populaires qui ont structuré, de façon extrêmement profonde l'imaginaire populaire dans les campagnes auprès des gens analphabètes, pendant pratiquement un siècle jusqu'à l'arrivée de la presse à bon marché dans le dernier tiers du XIXe siècle.

C'est tout un paradoxe puisque Berbiguier, je vous rappelle, il hallucine des invisibles. C'est ça qui est extraordinaire, il hallucine des invisibles, et il les hallucine en 3D. Il y a même un passage, je ne l'ai pas retrouvé mais il est absolument désopilant, dans lequel il écrit à un de ces étudiants qui se moquent de lui en se faisant passer pour un farfadet, et il dit : je suis venu vous voir mais vous n'étiez pas là, vous étiez en invisible. Et donc je vous ai vu en farfadet, je vous en ai vu en invisible, vous n'étiez pas là. C'est là où on voit le moment délirant qui s'articule, et qui va poser la question qui va occuper tous les psychiatres du XIXe siècle : est-ce qu'une hallucination psychotique est un trouble de la perception, les gens perçoivent des trucs qui n'existent pas ou qu'il n'y a pas ? ou bien est-ce que c'est la référence, dans un discours délirant, à des objets qui ne sont pas des objets perceptifs, mais des objets qui s'appuient sur des singularités, des bizarreries perceptives, des étrangetés qui ne peuvent être elles-mêmes saisies qu'à l'intérieur d'un discours ?

Je crois qu'une des choses les plus extraordinaires, et une des hypothèses que je vous donne pour penser ce que c'est que le farfadet, c'est que le farfadet permet de visualiser la duplicité humaine. Un farfadet, c'est la duplicité visualisée. Les gens sont des hypocrites. Thème balzacien absolument fondamental, tout le monde ment, dans le monde moderne. Il n'y a plus de bonne foi, il n'y a que des rapports de force, des rapports de tromperie, des rapports de manipulation. L'état ordinaire du monde bourgeois, c'est la paranoïa. On ne se méfie jamais assez, on ne prend jamais assez

de précaution, de caution, de garantie, etc., il faut honorer ses dettes, il faut faire signer des papiers, tout le système de droit vient étayer, soutenir et garantir la bonne foi des individus.

Lorsque Berbiguier vit les gens comme dédoublés, il visualise, tout simplement, leur duplicité. Au point d'ailleurs que le mode d'énonciation de Berbiguier, c'est qu'une seule personne est de bonne foi dans le monde, *lui*. Lui et lui seul. Il utilise toute cette rhétorique extrêmement importante depuis Rousseau, cette rhétorique de "moi qui suis totalement transparent, sincère, dont la sincérité va gagner...", vous reconnaissez vraiment le style et le ton paranoïaque, "comment un homme comme moi peut être..., je suis victime de mes contemporains parce que je dis la vérité, je suis le seul à dire la vérité, je la proclame dans un monde d'hypocrites, de trompeurs, de gens qui falsifient tout et qui ont eux-mêmes un rapport faux à eux-mêmes", ce discours-là. Sauf que ça a une texture totalement bourgeoise, c'est étroitement lié à la perception de l'autre comme un partenaire de commerce. Et, bien évidemment, c'est lors d'un procès pour héritage que tout va se mettre à flamber en 1812, à Paris, et qu'il va se retrouver menacé d'être interné par Pinel.

Or je crois que ce point est absolument décisif, c'est la limite d'une phénoménologie des hallucinations. A un moment, il faut renoncer complètement à voir autre chose que des clichés qui viennent boucher le trou de l'irreprésentable. L'objet farfadet, le farfadet = x, c'est un objet extraordinairement étrange, qui n'existe qu'au sein d'une narration et qui a deux caractéristiques je crois absolument fondamentales.

D'une part, il est porté par une énonciation qui n'admet pas qu'elle puisse avoir tort. C'est l'idée, qui est constante chez Berbiguier, et chez les paranoïaques même encore aujourd'hui, que l'énonciation est une véridiction. C'est vrai parce que je le dis, et je le dis parce que c'est vrai. C'est une véridiction, et la puissance de cette véridiction, de cette énonciation véridictive, est telle qu'elle ne peut rencontrer chez autrui qui s'y dérobe qu'une illustration, une instanciation de sa mauvaise foi. Ce n'est pas tellement, il faut être avec moi ou contre moi, c'est que ne pas être avec moi signe votre mauvaise foi, et d'ailleurs, le fait qu'en réalité vous êtes un farfadet. Celui qui ne me croit pas, celui qui met en doute, c'est un farfadet par sa simple attitude à l'égard de mon énonciation, c'est pour ça que l'objet farfadet surgit en réponse à une modalité particulière de l'énonciation, il s'avère être un farfadet.

La deuxième chose qui est absolument extraordinaire, et sur laquelle je vais insister, c'est que ça émerge de certaines bizarreries du langage, de certaines significations. La texture du farfadet, sur laquelle je vais un peu travailler maintenant, la texture du farfadet est une texture *langagière* qui contamine le perceptif, qui produit des espèces de bizarreries, d'objets qui ne peuvent pas être vraiment perçus parce qu'ils sont mêlés à des significations. Vous connaissez, par exemple, un des procédés classiques

des grands cliniciens, que d'ailleurs on emploie toujours, que j'ai déjà employé à l'hôpital, quand on est confronté à un discours dont on n'arrive pas vraiment à savoir s'il est délirant, paranoïaque ou pas, parce que bien souvent, je vous rappelle, les paranoïaques ont raison. Ce que racontent les paranoïaques c'est vrai, quand les paranoïaques dénoncent de la corruption, des passe-droits, etc. il arrive assez couramment que ce soit vrai, que ce soient des choses qui existent. Les paranoïaques, ils sont complètement fous, mais ils sont dans la réalité. Je crois qu'un de plus grands paranoïaques que j'ai jamais eu, c'est quelqu'un qui dénonçait à l'époque de Chirac les malversations de la mairie pour les attributions de logement. Tout le monde disait, il est vraiment paranoïaque, puis on a ouvert le journal et on a découvert que tout ce qu'il disait était réel. Il était paranoïaque, mais tout ce qu'il disait était parfaitement vrai, la perception de l'injustice, un paranoïaque peut parler de choses qui existent. Un moyen de le mettre en évidence, moyen qui est classique dans la psychiatrie : vous demandez au paranoïaque d'écrire, d'écrire le texte de ce qu'il croit. Au bout de la deuxième page, vous allez voir : le paranoïaque va utiliser des mots en majuscule, il va se mettre à les souligner trois fois, pour faire valoir la signification au-delà de la signification, de tel ou tel terme qu'il emploie. A l'oral, ça peut passer comme une lettre à la poste. A l'oral, vous avez juste quelqu'un qui est un peu passionné, etc. A l'écrit, vous allez voir immédiatement des altérations du graphisme, des altérations, des soulignures, des usages de la typographie qui n'ont pas du tout de fonction esthétique, mais des fonctions de tenter de faire dire aux mots quelque chose que le mot ne peut pas dire et qui est au-delà, et qui seul s'il était véritablement perçu pourrait faire comprendre la charge affective et véridative du discours que tient le paranoïaque.

Ce procédé de faire écrire un paranoïaque (mais en général, il n'y a pas beaucoup à attendre, il vous envoie très rapidement des textes, il y a une graphomanie paranoïaque qui est bien connue, qui est même un des symptômes classiques de cette affection) est un procédé très remarquable. Et puis vous avez, autour de ces significations, autour de ces mots, des glissements sémantiques dans lesquels les noms propres deviennent des noms propres, les noms communs deviennent des noms propres, les expressions sont prises au sens figuré. Vous en avez, si vous allez regarder p.448, un exemple absolument admirable. Un des farfadets s'appelle Bonnet, mais "je vais garder ma tête près du bonnet", et "quand il me parle il me parle à mon bonnet", et vous allez voir dans le texte comment *Bonnet*, avec une majuscule à un endroit ou à un autre, glisse du patronyme à l'objet, à l'expression "avoir la tête près du bonnet", "parler à son bonnet", etc. J'ai dû aller vérifier dans un dictionnaire quelle était la signification de ces choses-là dans le français de l'époque, et il commente : "je m'avise de faire des calembours".

Autrement dit, où est le farfadet ? Le farfadet est dans cette zone extrêmement étrange où un objet réel, une nomination symbolique et un effet de signification imaginaire, circulent l'un dans l'autre et se mélangent continûment. C'est, je vous rappelle, exactement la topologie lacanienne de la paranoïa. Le nœud de trèfle dans lequel la boucle du réel, celle du symbolique et celle de l'imaginaire se recroisent et sont prises en continu. Et, dit Lacan, une structure de ce genre est effectivement capable de cerner un objet. On peut attraper un objet dans ce qu'il appelle le nœud de trèfle, qui est une figure croisée. C'est absolument caractéristique, il n'y a pas de paranoïaque chez lequel vous n'avez pas, à un moment ou à un autre, ce type d'accentuation qui ferait que s'il écrivait, il soulignerait ou il écrirait en gros tel ou tel terme.

Voilà les éléments qui font que, par exemple, Henry Ey, j'insisterai sur ce point tout à l'heure, a énormément aimé l'histoire de Berbiguier. Henri Ey s'appuie sur Berbiguier pour dire que l'hallucination psychotique a une caractéristique fondamentale : elle est indissociable d'un délire. S'il n'y a pas de délire, il n'y a pas d'hallucination psychotique, parce qu'on ne peut pas attraper la nature de l'objet hallucinatoire en dehors du dispositif discursif dans lequel il est pris. Ça aura une influence considérable sur Lacan, parce que si Henri Ey s'en sert pour bien distinguer les hallucinations des psychiatres des hallucinations auxquelles ont affaire les neurologues, ça soulève une question extrêmement difficile : s'il n'y a pas d'objet hallucinatoire sans délire, peut-il y avoir des délires sans hallucinations ?

La réponse de Lacan, vous la connaissez, elle est lente à se former, mais fondamentalement je crois que pour Lacan, il ne saurait y avoir de délire sans hallucination, parce que le rapport au signifié est déjà toujours, dans sa texture, quelque chose d'hallucinatoire. Il y a un vécu, un poids particulier du signifié dans le délire qui marque le corps, affecte le sentiment, et produit des effets subjectifs particuliers, non dialectisables, perplexifiants, etc., qui ont une texture qui, pour Lacan, est radicalement hallucinatoire, qu'il y ait ou non des hallucinations visuelles. Et on peut trouver, c'est pour ça que Lacan a été très intéressé par la question de la lettre et du graphisme etc., dans les cas de paranoïa, on peut trouver des indices et des manières de faire apparaître le poids hallucinatoire du signifié dans le discours délirant. Ça va jusqu'à un moment où Lacan en vient même à dire qu'en réalité, l'hallucination est un phénomène qui n'a de sens qu'à l'intérieur du signifiant, et à minorer, de façon assez remarquable, toutes sortes de phénomènes qui sont visuels, cénesthésiques etc., en les transportant plutôt du côté de la schizophrénie, pour ne retenir que les phénomènes auditifs de l'hallucination acoustico-verbale, ou plus encore le phénomène central de l'hallucination psychique, péjorative, où c'est une signification personnelle, pure et négative, qui vient crucifier le patient psychotique,

“pédé, salope, pute, etc.” qui, sans même de mots véritablement prononcés, mais une pure signification, vient éclore à l’intérieur de lui et signer sa bascule dans la psychose.

Je vais en rester là ce soir, parce que j’ai encore des choses à vous raconter sur les farfadets, mais qui sont plus d’ordre anthropologique, dans l’anthropologie et dans le folklore provençal, comment ça évolue et comment ça a figuré. Mais je voudrais conclure aujourd’hui en disant juste ceci : pour le moment, ce que j’ai montré, c’est quelque chose qui n’exclut nullement que le paranoïaque d’aujourd’hui, c’est pour ça que je parlais de la topologie de Lacan, présente formellement le même type de symptomatologie que Berbiguier. Je ne l’exclue absolument pas, je suis juste en train de faire apparaître les choses, et donc pour le moment je n’ai rien dit du tout de mon hypothèse principale sur le fait que la lecture correcte du phénomène de la psychose est une lecture théologico-politique. J’ai quand même fait valoir, c’est une chose sur laquelle j’insisterai beaucoup, que le paranoïaque de référence émerge dans un lieu de crise anthropologique, historique, politique spécifique : la bascule entre l’Ancien Régime et le monde moderne d’après la Révolution, et je ne crois pas, déjà, qu’on puisse réduire le fait qu’il s’intéresse aux cycles de la nature, à la météo etc., à quelque chose qui est purement dans l’air du temps, le matériel qu’il brasse. Je pense que ce n’est pas du tout la même chose que de dire, voilà, avant la guerre de 14 les psychotiques se croyaient influencés par l’hypnose, aujourd’hui ils se croient influencés par la CIA ou le FBI, que c’est du matériel imaginaire brassé de manière complètement contingente.

Je ne le crois pas, parce que la modalité d’enracinement, de l’éclosion du délire, c’est une perception du désordre du monde qui est profondément ordonné à la conception sociale dominante du symbolique de l’époque, et la crise que le symbolique subit. Tandis que ce que nous verrons plus tard, ce sont des modalités différentes d’organisation de la psychose. Et l’intérêt d’avoir une théorie non pas symbolique du social, selon laquelle, au fond, les psychotiques, c’est toujours la même chose, quelle que soit l’époque et quels que soient les lieux, mais une théorie sociale du symbolique, c’est de nous rendre capable d’apprécier l’inscription, la référence symboliques de chacun de ces sujets et le type d’appareil psychique qu’ils mobilisent. Là, effectivement, nous avons un appareil psychique qui est capable de paranoïa, mais ça ne veut pas dire qu’à mesure que la société va se différencier et s’articuler, que le processus de civilisation va s’exercer, que toutes sortes de phénomènes ultra-complexes de spécialisation, d’organisation de différenciation interne des sujets, de complexification liées aux attentes normatives qui pèsent sur eux, ça ne veut pas dire qu’il ne peut pas y avoir des types de sujet qui vont être

confrontés à des difficultés beaucoup plus locale, beaucoup plus ponctuelles, beaucoup plus raffinées. Ce qui fait qu'au bout du compte, si mon hypothèse est correcte, il devient pensable qu'il puisse y avoir, aussi, des états limites psychotiques, c'est-à-dire des gens beaucoup plus intégrés, notamment dans le monde du travail, dans le monde des apparences sociales etc., et qui par ailleurs continuent à souffrir terriblement d'une désarticulation subtile, beaucoup plus fine, ponctuelle, qui finit par faire dire aux gens qu'ils ont un noyau psychotique. En réalité, c'est simplement que les appareils psychiques, en se transformant, en se raffinant avec les degrés de l'intégration des sociétés, produisent des modes de dysfonctionnement qui sont à interroger.

Je ne l'ai pas du tout montré, mais je voulais juste indiquer qu'en décrivant le rapport du délire et de l'objet hallucinatoire, et j'en dirai encore des choses là-dessus la prochaine fois chez Berbiguier, vous voyez comment ça s'intègre à l'intérieur du dispositif qui était le sien à l'époque et comment il réagit à cette énorme crise. Et donc, par un système de comparaisons avec Martin, à la même époque, je vous montrerai quels sont les tenants et les aboutissants théologico-politiques de cette crise, notamment chez Martin.

Références bibliographiques

Agrippa, Cornélius, *De occulta philosophia*, 1^{re} éd. 1531 en 2 livres, 2^e éd. 1533 en 3 livres

Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, Al.-Vinc.-Ch., *Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, Paris : Gueffier, 1821, 3 volumes (disponible sur Gallica en suivant [ce lien](#)). Réédition : Grenoble : Jérôme Millon, 1990.

Castel, Pierre-Henri, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés*, Paris : Ithaque, 2012

Jouffroy, Théodore, *Comment les dogmes finissent*, 1825 (disponible en suivant [ce lien](#))

Karsenti, Bruno, *La Place de Dieu : Religion et politique chez les modernes*, Paris : Fayard, 2023

Ortigue, Marie-Cécile et Edmond, *Œdipe africain*, Paris : Plon, 1966 [2^e éd. revue et augmentée Paris, UGE, 1973 ; 3^e éd. modifiée, Paris, L'Harmattan, 1984]